

Voix et chapitres



Livre

Quentin Mouron et les héros picaresques

L'auteur nous a parfois agacés dans la vraie vie, prenant des poses d'artiste romantique, yeux ténébreux et clope au coin du bec, qu'il a souvent ouvert. Mais Quentin Mouron a une vivacité d'écriture qui rend indulgent. À 29 ans, le Suisso-Canadien a quitté la postadolescence mais pose toujours sur le monde un regard désabusé et tendre à la fois. Avec ce «Vesoul, le 7 janvier 2015», il force le trait avec talent. Oui, le 7 janvier 2015, c'est le jour de l'attentat contre «Charlie Hebdo», mais ce n'est pas le sujet principal du récit picaresque. Le narrateur a décidé de quitter la Suisse, lassé de ses contraintes administratives, de ses amis petits-bourgeois, de son manque de sens. À Besançon, il est pris en stop par une puissante berline et son conducteur qui se rend à un congrès à Vesoul. Le jeune homme est à la recherche d'un maître qui lui apprendra la légèreté, le renoncement. Et le



Quentin Mouron. YVAIN GENEVAY

chauffeur, nommé Saint-Preux, l'impressionne tant par son assurance qu'il se transforme en «mon maître» pour le narrateur. Voici donc les deux héros arrivant à Vesoul, ville a priori insignifiante sauf pour Jacques Brel. La licence artistique y concentre ici une fête des sexualités inclusives, des fascistes éclairés, des antisémites, des poètes et tant d'autres victimes de l'absurdité du monde, soit autant de cibles pour l'humour de Mouron. Même les suites hypocrites à l'attentat parisien ne résistent pas à son scalpel acéré.

David Moginier

«Vesoul, le 7 janvier 2015»
Quentin Mouron
Éditions Olivier Morattel, 112 p.



Electro

L'astre noir et festif des Bernois de Fiji brille encore



«Heureusement que je t'ai récupéré à l'entrée, tu aurais pu te tromper de studio: les deux autres de l'immeuble sont des bordels...» Bienvenue dans le repaire bernois du duo Fiji, laboratoire du couple formé par Simon Schüttel et Simone de Lorenzi, tapi dans un bâtiment anonyme du quartier de Monbijou. La chanteuse originaire de Locarno joue les hôtes d'accueil dans un local ramassé, confortable, où la console de mixage côtoie du matériel électronique vintage, mais qui trouve la place d'accueillir un petit piano à queue. «Simon est prof de musique à 90%, c'est un jazzman formidable.» La paire, qui vient de sortir l'album «Bizarre», semble cultiver un goût de l'éclectisme qui confine à la double vie. Simone, elle, travaille comme traductrice au Département fédéral de justice et police... Voilà pour le jour. La nuit, la chanteuse se transforme plus volontiers en diva gothique pour cercles interlopes, en fille illégitime d'Iggy Pop mutée à grands jets de techno minimale. Après des débuts plutôt poppy – l'album «Rosy» en 2002 –, la trajectoire de Fiji a filé dans la nébuleuse electro-pop. Leur album «Le loup», de 2007, entièrement chanté en français, a même connu son quart d'heure de gloire en Suisse romande. Un succès concrétisé par une soirée avec Santigold et Madness au Montreux Jazz en 2008 et des premières parties de Goldfrapp, D.A.F, Ebony Bones, Vive la Fête. Depuis l'album «Spell On Me» de 2012, le duo a pourtant décidé de durcir le ton, en rejoignant l'orbite electroclash de DJ Hell, Miss Kittin, Peaches, Moloko et consorts, avec un soin maniaque pour le mascara synthétique. «Il a fallu abandonner ce label electro-pop un peu fourre-tout. Il ne correspondait plus tellement à notre orientation qui met l'accent sur la performance, le trash, l'ironie.» Depuis des années, le couple écume plutôt les mondes parallèles de la musique dans un esprit plus proche du clubbing que du concert «où tout le monde est assis et se gratte le menton en se demandant si la prestation est intéressante». «Avec nos morceaux un peu techno, notre univers dark, on évolue dans les lieux indépendants, avec un public qui aime danser, faire la fête. J'aime jouer avec le public, lui donner de la fougue. Sans vouloir faire ma star, je

me souviens d'un récent concert de Charlotte Gainsbourg, très léché, où l'énergie allait plutôt dans le sens inverse: du public vers elle.» Quand ce n'est pas la sœur de Simone, pasteur et lesbienne, qui lui saute au cou sur scène, c'est la drag-queen bernoise Clausette La Trine (*sic*) qui se trémousse en direct à ses côtés. «Elle est toujours prête à venir nous rejoindre, mais il faut compter quatre heures pour son maquillage!» Sous son intitulé océanique et ensoleillé, Fiji fait ainsi se télescoper les milieux LGBT et gothiques, en animal nocturne qui aime parader avec plumes et latex, à Berne mais très souvent à Zurich aussi. «Idéalement, il faudrait aussi laisser tomber notre nom. On a pensé à se rebaptiser Simon Simone, mais changer de carte de visite ne va pas de soi.» Leur nouvel album, «Bizarre», collection insomniaque de 14 morceaux où se bousculent les influences des Daft, de Moroder, de Lana Del Rey et de quelques autres créatures nyctalopes, intervient sept ans après le dernier en date, «Fun Factory». «Nous sommes extrêmement lents! C'est le prix des décisions qui se prennent à deux. On ne se met pas la pression. Nous produisons d'abord cette musique pour nous-mêmes. Un morceau comme «Dark Night», nous l'avons commencé en 2013 déjà. Chaque titre est ensuite sans cesse remanié en fonction des live.» Les nouvelles perles noires de «Bizarre», miroitant parfois d'un humour trouble et kitsch – les «Sexy» ou «Petite putain» auf Französisch ou la reprise de Patty Pravo, «La Bambola», in italiano – donnent la pleine mesure vocale d'une Simone de Lorenzi à la fois ludique et mélodramatique. «Ce côté femme forte, c'est la scène qui me l'a fait découvrir. Dans ma jeunesse, j'étais plutôt introvertie, avec un complexe lié à mon œil de verre – les enfants sont si méchants. Les minorités gay et lesbienne m'ont aussi bien aidée. Il y a un moment où il faut du fun. Basta avec les complexes! On devrait avoir chaque jour quelque chose à fêter, une occasion d'ouvrir une bouteille de champagne.» Vivement que les Bernois reviennent envahir le Pays de Vaud.
Boris Senff

«Bizarre». Fiji, Smartship.